



ELSEVIER
MASSON

Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

 ScienceDirect

Psychologie française 53 (2008) 135–155

Psychologie
française

<http://france.elsevier.com/direct/PSFR/>

Article original

Domination et impérialisme en psychologie

Domination and imperialism in psychology

G. Tiberghien^a, J.-L. Beauvois^{b,*}

^a *Institut des sciences cognitives, 67, boulevard Pinel, 69675 Bron cedex, France*

^b *Laboratoire de psychologie expérimentale et quantitative, pôle Saint-Jean-d'Angély, université de Nice–Sophia-Antipolis, 223, route de Marseille, 83670 Barjols, France*

Reçu le 6 janvier 2007 ; accepté le 5 juin 2007

Résumé

On apporte quelques arguments à l'appui de l'idée que le système d'enseignement et de recherche étasunien ne peut qu'aller dans le sens des objectifs du système global dont ils font partie, et qui est un objectif de domination. On montre comment, dans les dernières décennies, la recherche française en psychologie, dans ses problématiques, dans ses institutions, ses pratiques, son éthique, s'est américanisée pour relever maintenant d'une psychologie dominante (*mainstream-western psychology*) essentiellement étasunienne. On évoque des courants ayant contesté cette psychologie dominante, soit parce qu'elle apparaît trop machiste ou libérale (courant des psychologies d'opposition), soit parce qu'elle est basée sur les postulats individualistes et libéraux des cultures occidentales (courant des psychologies indigènes). Malheureusement, ces contestations n'ont pas conduit, à cause d'une épistémologie continuïste, à plus d'exigences scientifiques et elles ont parfois porté des courants antiscientifiques. Il reste toujours à la psychologie de rompre d'avec les savoirs et les valeurs du sens commun.

© 2007 Société française de psychologie. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Abstract

We offer some arguments in support of the idea that the only goal the teaching and research system of the United States can serve is that of the global system to which it belongs, namely, domination. We show how, within the last few decades, French research in psychology — its issues, its institutions, its practices, its ethics — has undergone a process of Americanization that has turned it into a mainstream Western (and basically American) psychology. We point out some research trends that have contested this mainstream psychology, either because it appears too male chauvinist or liberal (opposition psychologies) or because it is grounded in the individualist and liberalist postulates of Western cultures (indigenous psychologies).

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : Jlbeauvois@wanadoo.fr (J.-L. Beauvois).

Unfortunately, because dominant epistemology is governed by a principle of continuity, these contesting trends have not increased our scientific requirements; on the contrary, they have often led to anti-scientific approaches. It is still the task of psychology to break away from knowledges and values of common sense.

© 2007 Société française de psychologie. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Facteur d'impact ; Évaluation scientifique ; Psychologie dominante ; Sciences cognitives ; Psychologies critiques ; Psychologies indigènes

Keywords: Impact factor; Scientific evaluation; Mainstream psychology; Cognitive sciences; Critical psychologies; Indigenous psychologies

1. Introduction : encore un siècle américain¹ ?

De nombreux proches du Président Bush rêvent d'un nouveau « siècle américain² » et militent pour que tout soit mis en place pour que ce rêve devienne réalité. Ils se retrouvent au sein d'un groupe formel de projet (the Project for the New American Century, PNAC) dont les objectifs affichés sont militaires, économiques, diplomatiques et moraux³. Ce groupe a d'ailleurs rédigé une partie du programme électoral de G.W. Bush. Il est hébergé par l'Institut américain de l'entreprise (American Enterprise Institute), organisme connu comme un « penseur-agitateur » particulièrement actif (et particulièrement financé) de l'extrême conservatisme étasunien.

Il s'agit là d'une agitation réputée d'extrême droite et *explicitement guerrière*. L'idée selon laquelle la *république impériale*, comme l'appelait Raymond Aron, poursuit sa tentative de domination dans les domaines linguistique, militaire, diplomatique, économique, électronique et culturel, ne relève pourtant pas, exprimée sans extrémisme, de fantasmes paranoïaques et explicitement guerriers. Cette idée est admise par de très nombreux analystes d'horizons politiques variés⁴. Le système étasunien se trouve ainsi doté, aux yeux du monde, d'un *objectif de domination* explicitement revendiqué par les extrémistes entourant le Président élu, mais aussi établi par des analystes divers et peu suspects d'extrémisme. Aussi, doit-on se demander si *une partie de ce système*, ce qu'est un corps d'enseignants et de chercheurs relevant de disciplines à intention scientifique (pour ce qui nous concerne : les disciplines psychologiques) peut, comme le voudrait la tradition d'internationalisme et de neutralité de la science, *aller à rebours d'un tel objectif*. Nous allons avancer dans cet article quelques arguments pour montrer que cette partie du système fonctionne bien au *service de l'objectif général du système*. Comme nous allons le voir, nous sommes loin d'être les seuls à le proclamer. De nombreux chercheurs du monde, y compris aux États-Unis, l'ont fait bien avant nous.

2. Américanisation des institutions et des pratiques

Les États-Unis sont en passe de contrôler, dans notre domaine d'étude, l'ensemble des conditions de production, de sélection et de diffusion des connaissances. Ce processus s'est réalisé en

¹ Titre emprunté à celui d'un ouvrage collectif publié en coédition par Eburnie (Côte-d'Ivoire) et Gannal (Guinée) en 2002.

² « Nouveau » parce que le xx^e siècle fut déjà un siècle américain (Zunz, 2000 ; Zinn, 2003).

³ voir <http://www.ism-france.org/news/article.php> ?

⁴ Guyatt, 2002 ; Schiller, 1998. Pour la domination culturelle qui nous préoccupe davantage ici, voir Valladeo, 1993 ; Warnier, 1999 ; Frazer, 2004 ; Voir aussi le dossier du *Monde Diplomatique* L'Amérique dans les têtes, (*Le Monde Diplomatique* (2000, Mai)) et en particulier l'article de P. Bourdieu et L. Wacquant ainsi que le Dossier de *Sciences Humaines* : Un empire culturel ? de Mai 2003 (*Sciences humaines*, 2003).

un peu moins d'un demi-siècle. Il a suivi de très près la diffusion du mode de vie américain à partir de la fin de la seconde guerre mondiale et s'est amplifié, de façon décisive, après la chute des régimes politiques post-staliniens de l'Europe de l'Est.

Quels ont été les instruments de cette prise de contrôle de la recherche en psychologie par les États-Unis. On peut en isoler quatre principaux :

- la maîtrise de la langue de communication ;
- la haute main sur la majorité des supports de publication scientifique (revues, congrès, sociétés savantes) ;
- la surveillance normative du processus de production et d'évaluation des connaissances ;
- enfin, un processus de soumission progressive à la pratique, aux choix méthodologiques, paradigmatiques et théoriques des chercheurs anglo-américains.

2.1. *Langue de communication et langue de domination*

Que l'anglais soit la langue de communication dominante dans le domaine scientifique ne peut plus être maintenant contesté. En revanche, les déterminismes sociohistoriques qui ont abouti à cet état de fait devraient être plus systématiquement analysés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Pour quelles raisons, en effet, l'anglo-américain est-il devenu la langue de communication scientifique ? C'est pour des raisons à la fois économiques et militaires. L'anglo-américain a sans doute triomphé comme langue des affaires et langue militaire avant de triompher comme langue de la science. C'est la puissance industrielle, militaire, puis informatique, des États-Unis qui a « imposé » cette langue, au détriment d'autres langues, dont certaines étaient aussi très utilisées dans le monde (l'espagnol, par exemple).

La psychologie scientifique, en France, a cédé très tardivement à cette pression linguistique qui s'est d'ailleurs imposée beaucoup plus facilement dans le domaine des sciences physiques et biologiques (en raison, bien sûr, de la forte connexion de ces dernières avec le monde économique et militaire). Il est, de ce point de vue, symptomatique que le français ait été, une des langues officielles, comme l'anglais, aux congrès de l'Union internationale de psychologie scientifique (UIPsyS). C'est lors du changement de siècle et de millénaire que l'anglais a été consacré par l'IUPsyS comme la seule langue officielle de ses congrès. Une telle évolution en dit beaucoup plus qu'un long discours.

Qu'il faille une langue de communication scientifique, et que celle-ci soit l'anglais, n'est évidemment ni anormal ni scandaleux en soi. Le problème est de savoir si une langue de communication peut simplement le rester ou si, après une période plus ou moins longue, elle ne devient pas autre chose : une langue de domination culturelle... et scientifique. [Etiemble \(1964\)](#) a bien décrit ce processus de dépendance linguistique qui s'est installé progressivement entre le français et l'anglais et qui a transformé en partie le premier en un sabir atlantique, un franglais. Quelques illustrations vécues en psychologie, par ordre d'aliénation croissant :

- un psychologue français, donnant une conférence en français à un public francophone, utilise le terme « design » (plan d'expérience) ; l'un des participants le lui reprochant, il lui répond qu'il ne voit pas (sic) comment traduire ce mot... en français ;
- un chercheur français, dans un séminaire de psychologie où ne se trouvent que des francophones, préférant donner sa conférence... en anglais ;

- un enseignant de psychologie se plaignant du faible niveau de maîtrise en français de ses thésards reçoit la réponse suivante d'un de ses collègues : « Quelle importance puisque l'on leur demande seulement de savoir écrire des articles. . . en anglais ! » ;
- enfin, le désir le plus cher d'un chercheur français, réputé en psychologie, est d'être reçu. . . à la Maison-Blanche, par le Président des États-Unis !

Sénac de Meilhan a écrit : « Une langue ne peut être dominante sans que les idées qu'elle transmet ne prennent un grand ascendant sur les esprits, et une nation qui parle une autre langue que la sienne perd insensiblement son caractère » (Etiemble, 1964)⁵. Il est à craindre que les chercheurs en psychologie n'aient pas perçu toutes les conséquences de cette évolution et de cette domination linguistique sur leur capacité à penser et produire des connaissances nouvelles dans leur domaine.

2.2. *Contrôle de la communication scientifique*

Si l'anglo-américain est devenu la langue de communication, c'est parce que les pays anglo-américains et leurs affidés ont contrôlé progressivement, directement ou indirectement, une partie importante du système d'édition et de diffusion des connaissances scientifiques. Les disciplines académiques sont donc devenues très largement dépendantes de ce « marché » de la connaissance et, bien sûr, la psychologie n'y échappe pas.

On peut donner un ordre de grandeur de l'importance de cette domination dans le domaine « psy » (psychologie–psychiatrie) : de 1996 à juillet 2006, les États-Unis ont publié, dans ce domaine, 112 257 articles ayant généré 1 129 758 citations ; au cours de la même période, la France a publié 4896 articles ayant généré 32 690 citations (Source : ISI Web of Knowledge, Septembre 2006). Sur le plan éditorial, la comparaison est aussi saisissante : en 1988, les 24 premières revues de psychologie ont un facteur d'impact (voir Beauvois et Pansu, ce numéro, pour une définition) compris entre 0,280 et 5,136, elles sont toutes de langue anglaise. En 1999, 53 revues de psychologie ont un facteur d'impact compris entre 0,175 et 7,790. On n'y trouve que deux revues françaises (*Le Travail Humain*, classée au 51^e rang, et dont le facteur d'impact est de 0,257 ; *La Revue de Neuropsychologie*, classée au 53^e rang, et dont le facteur d'impact est de 0,175)⁶. Sept ans plus tard, en 2006, 60 revues ont un facteur d'impact compris entre 0,121 et 9,784. On y retrouve les deux revues françaises précédemment nommées : *Le Travail Humain* est au 60^e rang avec un facteur d'impact de 0,121 et *La Revue de Neuropsychologie* au 59^e rang avec un de 0,179 (source : SCI Journal Citation Reports, 1988, 1999, 2006). En 1992, les revues de langue française (toutes disciplines confondues) ne représentaient plus, déjà, que 2,8 % des 4500 périodiques recensés par le *science citation index* (Chneiwess et al., 1992)⁷.

⁵ Dans un contexte beaucoup plus dramatique, celui de la domination nazie en Allemagne, Victor Klemperer, 1946 a écrit : « Langue du vainqueur. . . on ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle ».

⁶ Rappelons, pour fixer un repère, que l'Inserm a décidé de ne prendre en considération, pour l'évaluation de ses chercheurs et de ses équipes de recherche, que les revues à facteur d'impact supérieur à 2.

⁷ Certes, on pourrait aussi défendre la thèse selon laquelle l'impact de la psychologie américaine ne devrait rien à l'expansionnisme géostratégique de cette nation. Cette influence pourrait ne résulter que d'une supériorité scientifique écrasante sur le reste du monde (les « petits se comparant aux grands et non l'inverse »). Nous ne sommes pas totalement convaincus par cette interprétation. En effet, la supériorité des États-Unis sur l'Europe, en psychologie, est ancienne et elle était déjà manifeste tout au long de la première moitié du xx^e siècle. Il a fallu attendre la fin de la seconde guerre mondiale et la présence directe des États-Unis en Europe (sans oublier la guerre froide) pour voir grandir cette dépendance

Dans une étude, portant sur la période 1986–1990, 81 % des 26 articles les plus cités en psychologie étaient signés par des chercheurs étasuniens et 89 % par des chercheurs dont l'anglais était la langue d'origine. D'ailleurs, 78 % des 50 chercheurs en psychologie les plus cités, au cours de cette période, étaient aussi des chercheurs étasuniens (et 94 % des chercheurs anglo-saxons). Enfin, sur les 50 institutions de recherche en psychologie ayant le facteur d'impact le plus élevé, 88 % sont aux États-Unis et 98 % dans des pays dont la langue nationale est l'anglais (États-Unis, Grande Bretagne et Canada anglophone) [Garfield, 1992]. Autant dire que ce qui est mesuré ici est, aussi, l'appartenance à un habitus anglo-américain (Beauvois et Pansu, ce numéro) et ce bilan statistique serait à peine modifié s'il avait été élaboré à partir des seuls pays anglo-saxons. . . c'est-à-dire, en excluant le reste du monde. En d'autres termes, la maîtrise de la langue anglaise, pour un psychologue non anglophone, est un capital intellectuel considérable qui lui permet d'être admis dans cet espace social de production scientifique anglo-américain (sur ces questions de capital symbolique et d'habitus, voir Bourdieu, 1994).

Cela signifie donc que la visibilité internationale des revues françaises est complètement écrasée par celle des revues anglo-américaines⁸ En effet, les publications rédigées en anglais et publiées dans ces revues ont, ipso facto, une visibilité et un prestige plus important que celles réalisées dans n'importe quelle autre langue. Ou, comme le dit Pierre Bourdieu, « . . . il est plus payant de publier dans *l'American Journal of so and so* que dans la *Revue Française de cela-cela* » (1997, p. 20–21). Ces revues finissent donc par être considérées comme plus pertinentes ou plus prestigieuses (les évaluateurs les qualifient à tort d'internationales), ce qui n'est plus seulement un biais de communication mais aussi un biais signant un état de domination culturelle.

2.3. Contrôle de la production et de l'évaluation scientifique

Le contrôle de l'institution permettant la publication des résultats scientifiques se double d'un contrôle de la définition des politiques éditoriales et des procédures d'évaluation scientifique. Les comités éditoriaux des principales revues de psychologie sont largement dominés par des chercheurs américains, et ils sont aussi très bien représentés dans les revues non américaines⁹. Ces comités ont un rôle de sélection particulièrement important puisqu'ils déterminent le choix des évaluateurs d'articles, dont un avis positif est le préalable à la publication, ce sont donc majoritairement des évaluateurs américains. En effet, en 2006 toutes disciplines confondues, 54 % des membres de ces comités (« gatekeepers », en anglais) sont américains et 64 % anglo-américains

et cette relative soumission de la recherche française, en psychologie, à l'égard du Nouveau Monde (il serait instructif d'étudier, de ce point de vue, le rôle qu'a joué l'OTAN, dans les dernières décennies du xx^e siècle, dans ce processus de contrôle de la production des connaissances en Europe).

⁸ Et pourtant. . . elles existent, contrairement à ce que certains affirment ! La Société française de psychologie a, par exemple, recensé, en 1999, 74 périodiques réguliers dont au moins 50 % des articles appartiennent au domaine de la psychologie et sont accessibles dans les grandes bibliothèques nationales. Trente-huit de ces revues étaient, à cette date, indexées dans une des bases de données bibliographiques existantes mais sept seulement étaient, à cette date, indexées par Current Contents (CC) et Social Science Citation Index (SSCI).

⁹ Par exemple, la revue internationale, d'origine européenne, *Applied Cognitive Psychology*, a été créée en 1986 à l'initiative de psychologues britanniques. Son comité éditorial comprenait, en novembre 2005, 17 chercheurs étasuniens, dix chercheurs britanniques, deux Canadiens anglophones, deux Australiens et un Nouveau zélandais, les autres pays se partageant les six postes restants (un Italien, un Suédois, un Japonais, un Allemand, un Français, un Néerlandais). Ainsi, 45 % des membres du comité éditorial de cette revue internationale sont américains et 84 % sont anglophones. Même des revues nationales françaises font aussi la part belle aux anglo-saxons (ainsi, par exemple, le comité éditorial des *Cahiers de Psychologie Cognitive [CPC]*, comportait, lors de sa création, 25 % de chercheurs anglo-saxons [sept britanniques, deux américains et un canadien anglophone], c'est-à-dire autant que de chercheurs francophones).

(Haeffner-Cavaillon, 2006). Ceux-ci peuvent ainsi intervenir efficacement sur la définition et le choix des thèmes de recherche, des théories dominantes et sur les résultats qui seront ou non publiés¹⁰. Par ailleurs, les évaluateurs sont informés, dans ce processus de sélection, des apports originaux en provenance du monde entier ; ils ont ainsi les moyens, malgré de pieux rappels à la déontologie, de les mettre en valeur beaucoup plus rapidement que leurs concurrents. Cet ensemble de contraintes sociopolitiques n'est jamais explicité, et pour cause, mais il s'impose progressivement à un grand nombre de pays.

Pour illustrer la nature de ce processus complexe de contrôle, on peut citer un article, publié dans une revue prestigieuse, où un chercheur américain réputé, appartenant à une université de l'est des États-Unis, dressait un bilan de la recherche européenne en psychologie cognitive. Il citait le nom de celui qu'il estimait le plus prometteur pour l'avenir de la psychologie dans ces lointaines contrées (c'était un jeune post-doctorant francophone qui venait, précisément, de terminer son stage... dans son laboratoire). Autre exemple, dans un article récent paru dans une revue très tendance, un chercheur américain bien connu proposait un historique des sciences cognitives omettant complètement la contribution de la recherche européenne à l'essor de cette discipline (Miller, 2003)¹¹.

Le pays qui contrôle les normes de la publication scientifique finit également, à la longue, par contrôler l'ensemble du processus de production scientifique. Or, peu à peu, les États-Unis ont imposé leurs normes au reste du monde. Ce sont eux qui définissent, par exemple, les critères à utiliser pour le diagnostic des troubles mentaux (DSM-IV, 1996), la façon d'utiliser les ressources documentaires en psychologie (Reed et Baxter, 1983), la façon de présenter les données empiriques, les conférences orales ou affichées (Nicol et Pexman, 2003) ou, enfin, la façon de rédiger un article en psychologie (voir, à titre d'illustration, les 439 pages du très obsessionnel « Publication Manual » de l'American Psychological Association (APA, 2001, 5^e édition). Bien sûr, de telles normes ont d'abord un effet technique, dont l'intérêt n'est pas contestable, mais elles exercent aussi une forte contrainte sur le choix des méthodes, sur les règles formelles de présentation des données, sur les règles linguistiques de rédaction et, même, sur les obligations éthiques à respecter. Ces normes définissent, en quelque sorte, un « scientifiquement correct », établi aux États-Unis, hors duquel il est sans doute illusoire d'espérer publier même la plus belle des découvertes. Je connais d'ailleurs une université française où les normes de publication de l'APA font l'objet d'un enseignement... en troisième année d'études de psychologie (c'est-à-dire chez des étudiants dont très peu feront de la recherche ultérieurement, ce qui démontre que le but visé n'est pas seulement technique mais aussi culturel et idéologique : adopter des normes techniques américaines pour rédiger, justement, un simple mémoire de licence en français).

Enfin, les États-Unis occupent une position dominante dans le processus d'évaluation quantitative de la qualité de la recherche. Ce sont eux qui définissent les critères d'entrée d'une revue dans ce processus, ce sont eux aussi qui définissent les indicateurs statistiques qui permettent un

¹⁰ Les comités scientifiques des congrès internationaux et des sociétés savantes subissent aussi cette pression américaine. L'exemple de l'ISSBD (International Society for the Study of Behavioral Development) est très révélateur à cet égard : créés en 1978 en Europe, avec une participation française (E. Vurpillot), ces congrès sont d'abord organisés en Europe, puis la participation américaine devient de plus en plus importante et, enfin, sa revue, est maintenant publiée aux États-Unis (Bloch, 2006, p. 113).

¹¹ La réaction de Houdé et Mazoyer (2003) et celle de Vauclair et Perret (2003) à cet article de Miller, si elles sont justes dans leur principe, sont toutefois relativement décalées par rapport au fond du problème. La question (impertinente) aurait été la suivante : pour quelle(s) raison(s), un psychologue américain, retraçant l'histoire des sciences cognitives, oublie-t-il, consciemment ou inconsciemment, l'apport de la psychologie européenne à cette discipline ? Et pourquoi la situation inverse est-elle inimaginable ?

classement des recherches (on connaît le rôle prépondérant de l'ISI dans ce processus et la tyrannie métrologique du facteur d'impact dans ce domaine) [Beauvois et Pansu, ce numéro]. Toute cette machinerie finit par imposer l'idée selon laquelle tout ce qui se fait de « bien » en psychologie est américain ou résulte, à la rigueur, de la collaboration de quelques indigènes méritants avec des chercheurs américains.

2.4. *Psychologie française : psychologie de sous-traitance, psychologie de complaisance*

Alors que la France a joué un rôle important dans la naissance de la psychologie scientifique et dans son développement, celle-ci est devenue globalement, aujourd'hui, une psychologie de second plan, et souvent de sous-traitance par rapport à la psychologie nord-américaine. Le système des post-doctorats est d'ailleurs un bon indicateur de cette dépendance scientifique et, de plus en plus, culturelle (De Montlibert, 2004). Après avoir été formé en France, ou ailleurs, le jeune chercheur en psychologie est vivement encouragé, voire quasiment contraint, s'il souhaite faire une brillante carrière dans le domaine scientifique, à accomplir un stage d'une année (mais souvent plus) dans un laboratoire étranger. Dans la majorité des cas, il choisira un laboratoire américain pour ce stage à l'allure parfois initiatique. Les laboratoires étasuniens profitent ainsi des meilleurs étudiants-chercheurs du monde entier à un coût économique et social minimum puisqu'ils ne les ont pas formés et que les bourses de recherche sont le plus souvent payées par le pays d'origine. Dans le meilleur des cas (mais il y a aussi des échecs¹²), l'apprenti chercheur français peut réussir à copublier avec un chercheur américain renommé dans une revue à fort facteur d'impact. Il reviendra alors, peut-être, en France et deviendra un promoteur local de la théorie, des résultats ou des méthodes de ce chercheur américain (plusieurs noms de chercheurs français en psychologie viennent ici à l'esprit, au lecteur à les deviner). Progressivement, un tel système, met en place, dans notre pays, une recherche très dépendante des États-Unis, une recherche de sous-traitance, voire, parfois, de complaisance. Cela en obère, peu à peu, et sans doute pour longtemps, la spécificité et l'originalité. En d'autres termes, une des fonctions perverses de ce système de post-doctorats est de permettre un adoubement outre-atlantique de chercheurs indigènes capables de faire ensuite la promotion de la recherche étasunienne en France et souvent, en prime, celle du mode de vie et de travail du Nouveau Monde néolibéral¹³.

Cela ressemble, à s'y méprendre, à une évolution de type néocolonial. Celle-ci s'est d'ailleurs encore accentuée au cours des dernières années. L'adoption du système d'études anglo-saxon en France, et en Europe (dit LMD : Licence, Mastère, Doctorat) devrait même faciliter cette mise sous tutelle nord-américaine de la recherche en psychologie. La mobilité entre la France et l'Amérique du Nord sera encore accentuée mais de façon inégalitaire : nos post-doctorants seront formatés correctement pour les États-Unis et les étudiants nord-américains pourront être candidats, de façon avantageuse, sur nos postes d'enseignants et de chercheurs.

¹² Par exemple, le Président de la section 24 du CNRS (interactions cellulaires) remarque ainsi que « les 2 ou 3 jeunes chercheurs qui sont véritablement en difficulté professionnelle dans notre section ont tous été recrutés (...) avec une liste de publications comprenant plus de deux articles dans des journaux à facteur d'impact supérieur à 10. Le fait d'avoir fait une thèse et un stage post-doctoral dans des laboratoires de renom, peut masquer, dans quelques cas, une maturité scientifique insuffisante et un réel manque d'autonomie »

¹³ En particulier la généralisation au domaine de la recherche scientifique des règles de compétition extrême caractérisant le monde économique. Comme le remarque Jean-François Le Ny, c'est vers la fin années 1960 que « furent importées des États-Unis, sous le couvert de l'exigence normale de compétition inhérente à la recherche, ces pratiques de clique, d'avidité et de férocité scientifiques qui ont bien enlaidi la vie du chercheur [en Psychologie] » (Le Ny, 1992, p. 269).

L'étape suivante est évidemment la pénétration directe du système universitaire des pays européens par des institutions nord-américaines. Elle est encore prudente en France, mais pas inexistante (voir, par exemple, The American University of Paris et ses 900 étudiants) mais elle est déjà très engagée dans les pays de la « nouvelle » Europe¹⁴. Dès le début des années 1990, les États-Unis ont, en effet, conditionné leur aide économique en direction des anciens pays post-staliniens à un usage intensif de l'anglais dans les domaines de la formation et du loisir (Hagège, 2006, pp. 64–65). Si vous participez à un congrès scientifique, disons en Bulgarie, vous risquez fort de résider dans un Hôtel appartenant désormais à des fonds de pension américains et d'assister aux conférences dans une université financée par des fonds anglo-saxons¹⁵.

3. Vers des psychologies d'opposition (psychologies critiques, psychologies alternatives. . .)

Si la psychologie américaine dominante participe aux objectifs du système étasunien, il n'est pas très risqué d'avancer que, ces objectifs étant surtout poursuivis au profit des groupes étasuniens dominants, cette psychologie dominante devrait pouvoir être elle-même taxée de collusion avec ces groupes dominants. C'est globalement l'idée que défendent les tenants des psychologies que nous disons ici d'opposition¹⁶.

Les psychologies d'opposition (psychologies critiques, psychologies alternatives) critiquent la psychologie dominante à prétention paradigmatique (*the mainstream psychology*, réputée essentiellement américaine) d'un point de vue qu'on peut tenir pour a priori intraculturel. La critique qui nous intéresse ici porte souvent sur le fait que cette psychologie reprend les valeurs, principes et les postulats des groupes dominants dans nos cultures, voire d'un groupe dominant.

L'une des plus classiques¹⁷ de ces critiques est issue de tendances du mouvement féministe et revient à considérer que les postulats, principes et concepts de la psychologie dominante sont en phase avec ceux du groupe dominant des hommes et sont peu représentatifs de ceux du groupe des femmes. Comme l'affirmera dès 1968 l'une des représentantes de ce mouvement (Naomin Weisstein), la psychologie construit le genre — femme (*the female*). Sans doute, les assomptions psychanalytiques furent-elles le prétexte, à la fin des années 1960, au démarrage de ce courant

¹⁴ Cet interventionnisme direct n'est pas réellement nouveau, même dans les sciences psychologiques et pour la « vieille Europe ». Il a pu prendre la forme d'aides financières à la recherche et aux publications européennes. *Moscovici et Markova* (2006), dans leur histoire (cachée) de la psychologie sociale, rappellent comment des institutions étasuniennes ou dominées par les États-Unis (comme l'OTAN) ont, dans la période de l'après-guerre, sponsorisé, voire suscité l'organisation d'une discipline européenne ayant son association et sa revue. Cette association est aujourd'hui, dans sa dominante, la voix de l'Amérique en Europe et ses créateurs ne s'y reconnaissent ou ne s'y reconnaîtraient guère.

¹⁵ Le cas de la Bulgarie, qui vient d'intégrer la Communauté européenne, est, à ce titre, très révélateur. Entre 1991 et 1995, le parlement bulgare a habilité cinq universités privées dont deux sont clairement financées par des fonds anglo-américains : *The New Bulgarian University* and *The American University in Bulgaria*. Elles développent des cursus américains (*Bachelor-Master-Doctorate*) et ont pour objectif prioritaire de développer les connaissances dans les domaines de la gestion de l'économie néolibérale. Comme le déclare John Daniel, à propos de *The New Bulgarian University*, ces « nouvelles universités » de la « nouvelle » Europe sont « fondées pour le profit, pour enseigner un spectre plus étroit de disciplines, la gestion du personnel, la direction d'entreprise et l'informatique » (Sofia, 8 mars 2000).

¹⁶ Nous préférons désormais l'expression de psychologies d'opposition à celles pourtant déjà utilisées de « psychologies critiques » ou de « psychologies alternatives ». Cette dernière expression en particulier appelle des tendances respectables mais aussi des tendances qui le sont nettement moins. . . même si ces dernières ont envahi la toile à des fins de commerce.

¹⁷ En parlant ici de psychologies d'opposition, nous ne nous arrêtons que sur les tendances ayant tenté « une autre » psychologie. Mais c'est vrai que les critiques politiques de la psychologie ne manquent pas, même avant que naissent ces psychologies d'opposition (Herbert, 1966 ; Tiberghien, 1979. . .).

(hystérie, envie du pénis...) Mais, les psychologues sociaux se souviennent aussi aisément de la critique faite par des féministes de la théorie du développement moral avancée par Laurence Kohlberg et de son insistance sur l'émergence de principes abstraits supposés universels comme summum cognitif de la morale, pour rendre compte de ce qu'est *chez nous* le développement des jeunes *mecs*¹⁸. Rappelons d'ailleurs que l'instrumentation de cette théorie (le célèbre « test de jugement moral ») conduisait à trouver que les femmes n'atteignaient que rarement les niveaux d'élaboration morale des hommes. Une reformulation fut alors avancée (Gilligan, 1982/1986) pour substituer à l'émergence de principes abstraits (comme ceux de justice et de démocratie) celle d'attitudes à l'égard d'autrui plus ajustées aux femmes (comme la compassion ou la sollicitude)¹⁹. C'est de telles discussions et sur des bases comparables qu'est née cette psychologie d'opposition dite *psychologie féministe*. Celle-ci se présente donc à la fois :

- comme une critique de la psychologie dominante et des pratiques que cette psychologie justifie (notamment éducatives, thérapeutiques, psychiatriques) ;
- et comme une recherche de théories alternatives fondant une « autre » psychologie. Par exemple, Walker (1990) pointe six positions typiquement féministes d'une théorie thérapeutique :
 - relations égalitaires entre le client et le thérapeute ;
 - incitation (de la cliente) à l'acquisition de pouvoir social ;
 - valorisation des tendances propres aux femmes ;
 - non-orientation de l'analyse vers la pathologie et vers la victimisation ;
 - accepter une éducation en tant que femme ;
 - acceptation et validation des sentiments.

Il n'est pas innocent de remarquer que l'œuvre théorique de Kohlberg, critiquée comme une pratique théorique de mec par Gilligan (Gilligan, 1982/1986), fut aussi critiquée par Shweder, 1982 (l'année où paraissait le livre de Gilligan aux États-Unis), comme une pratique théorique *libérale* dans un texte au titre provocateur : le libéralisme comme destinée ? De fait, la critique de la psychologie dominante comme étant une psychologie *libérale* (pour ne pas dire : « capitaliste »), crispée sur le statu quo social, donc une psychologie en collusion avec les groupes qui jouissent de ce statu quo et qui de fait portent le capitalisme (dont le libéralisme est l'idéologie), n'est pas récente (voir les textes de Herbert, 1966 ; Caplan et Nelson, 1973 ; Tiberghien, 1979 ; Sampson, 1981). Mais, elle ne s'est pas toujours assortie de la proposition et de l'incitation à d'« autres » psychologies, non embrigadées dans le statu quo capitalistes et libéraux. Ces incitations sont venues, qui se sont volontiers regroupées sous les expressions de psychologie « radicale » (Heather, 1976) ou de psychologie « critique », par exemple avec Sullivan (1990)²⁰, Fox et Prilleltensky (1997) ou Walkerdine (2002), entre autres²¹. Ces psychologies ont leur site²², leurs journaux (*International Journal of Critical Psychology*), leurs séries d'ouvrages et leur congrès. L'université

¹⁸ Voir la traduction de l'ouvrage de Gilligan, 1982/1986.

¹⁹ On trouvera une bonne évocation de ces débats dans Tostain, 1999.

²⁰ « C'est la tâche de la psychologie critique d'identifier les facteurs structurels des hégémonies de notre société qui créent une oppression systématique à l'égard de certains groupes culturels spécifiques : noirs, femmes, enfants... » (p. 91).

²¹ Qu'on excuse nos tics de psychologues formés dans le sérail et qui persistent à ne regarder qu'outre-Atlantique ! On peut faire démarrer le courant de la psychologie critique en Allemagne, dans les années 1970 avec l'œuvre théorique du marxiste Klaus Holzkamp.

²² On a un faible pour www.raspsynet.org et www.criticalmethods.org, ce site proposant d'excellents articles de psychologues d'Afrique du Sud sur le mouvement critique dans leur pays (<http://www.criticalmethods.org/collab/critpsy.htm>).

de Sydney a même désormais un département de psychologie critique²³. Voici, par exemple l'appel pour l'International Conference of Critical Psychology de 2003 :

« *Critical psychology takes many forms, and has challenged many fields of psychology. Critical psychologists have confronted numerous boundaries within psychology, and in several fields these challenges have been extremely successful. Critical psychology has infiltrated many mainstream ideas.*

Is critical psychology becoming part of the mainstream ? What are the dangers of this ? When we achieve consensus, do we lose energy ? Is it time to find new grounds for challenge, create new allegiances?

This conference provides an exciting opportunity to take stock of the shifting boundaries and lines of conflict in contemporary critical psychology - to question current and emergent divides ».

Et voici l'appel du même congrès en 2005 :

« *Beyond the pale — “outside the boundaries of the acceptable” — this is a defining feature of Critical Psychology. A psychology of the excluded and marginalised, both those who are socially displaced and those whose work and thought remain unacceptable to mainstream psychology.*

Of course the phrase hints at another mischievous meaning: beyond the white world - the overdeveloped West with its intellectual imperialism and monopoly on academic resources. Even Critical Psychology has been guilty of lapsing into elite conversations between those who from a global perspective are in fact highly privileged, narrow in their domestic concerns, and almost as restricted in their theories and methods as those they so righteously denounce.

Perhaps the task of the day should then be to stimulate a broader engagement, to draw out issues and voices that might not be part of the business-as-usual of Critical Psychology in its traditional Western academic format: to assemble a wider range of interests, perspectives, participants and problems, bringing together established areas of expertise and other hidden and emerging possibilities, to produce a more representative engagement.

This is the challenge of the 2005 International Critical Psychology Conference ».

En s'institutionnalisant de la sorte, cette psychologie d'opposition qui refuse le statu quo et qui veut donc changer la société en même temps que la psychologie elle-même, attire en son sein des tendances très diverses (psychologie radicale, psychologie libératoire, psychologie féministe, psychologie des communautés, psychologie du discours. . .) dont il est évident qu'un certain nombre ont un contentieux avec l'épistémologie scientifique. La revendication d'approche non expérimentale et non quantitative est récurrente dans la psychologie critique. Nous y reviendrons.

4. Mouvement des indigènes

À la même époque, le tournant de 1970, où des psychologues occidentaux contestaient les collusions machistes et libérales de la psychologie dominante (*mainstream psychology*) pour fonder des psychologies d'opposition, des psychologues d'Asie contestaient les collusions de la psychologie occidentale (*western psychology*, psychologie qu'ils tenaient pour essentiellement américaine) avec les présupposés culturels des sociétés occidentales. C'était la naissance du mouvement des *psychologies indigènes*. Ce mouvement est aujourd'hui particulièrement actif et rend compte d'une part importante de la littérature internationale réelle, notamment en Asie.

Le mouvement s'est plus particulièrement mis en branle aux Philippines sous l'impulsion du regretté Virgilio Enriquez (Pe-Pua et Protacio-Marcelino, 2000). Il a d'emblée été associé à la

²³ www.uws.edu.au/criticalpsychology.

revendication politique tant d'un refus de l'influence idéologicoculturelle américaine que d'une exigence de reconnaissance de la valeur intrinsèque des cultures dominées. De nombreux psychologues asiatiques voyaient, en effet, l'importation de la psychologie occidentale (notamment américaine) comme une forme d'impérialisme culturel qu'ils tenaient pour la perpétuation d'une colonisation de l'esprit²⁴. Ce mouvement s'est donc rapidement étendu à l'Asie du Sud-Est, et, via Hong Kong et Taiwan, à la Chine, pour toucher par la suite l'Afrique et l'Amérique du Sud²⁵. Le projet des psychologies indigènes repose sur deux registres de propositions :

- la psychologie américaine (ainsi que son satellite européen) contient des postulats qu'elle emprunte à la culture américaine, notamment à l'individualisme libéral américain, postulats qu'elle diffuse à travers le monde sous le manteau d'une « science psychologique ». Ce qui la rend, malgré ses prétentions à l'universalité, inapte à comprendre des faits psychologiques insérés dans des cultures hétérogènes. On peut même avancer que la psychologie dominante n'est, tout simplement, qu'une psychologie indigène américaine ;
- les cultures des pays appelés à importer cette psychologie dominante contiennent des propositions susceptibles de fournir des postulats pour des psychologies différentes, tout autant « scientifiques » que la psychologie occidentale, mais ayant plus de signification pour le traitement des problèmes locaux. D'où la définition : une psychologie indigène est « l'étude du comportement humain et des processus mentaux au sein d'un contexte culturel qui s'appuie sur les valeurs, les concepts, les systèmes de croyances, les méthodologies et autres ressources indigènes dans le groupe ethnique ou culturel sous investigation. » (Ho, 1998).

Nous pouvons nous satisfaire ici de deux commentaires :

- la critique initiale était une critique géopolitique. Il ne s'agissait pas de remettre en cause les ambitions scientifiques portées par les psychologues occidentaux. Il ne fait aucun doute que des chercheurs asiatiques importants ont un projet à la fois indigène et scientifique. C'est la raison pour laquelle des chercheurs occidentaux ont pu participer à la promotion de ces projets (dont surtout John Berry, voir Kim et Berry, 1993). Une contradiction est néanmoins très rapidement apparue. Comment concilier la valeur d'universalité de la science et le relativisme (ou particularisme) des psychologies fondées chacune dans sa culture. Comme on dit quelquefois, comment allier l'étiq (constructs à signification large et abstraite, à prétention universelle) et l'émiq (constructs spécifiques, concrets, à forte signification culturelle)²⁶ ? La réponse à cette question variera évidemment avec l'appartenance soit à la doctrine de la psychologie « interculturelle » (*cross-cultural*), doctrine très proche du projet d'une psychologie universelle et pure, ou à la doctrine du constructivisme social, plus proche d'une anthropologie sans science psychologique concurrente. Elle n'est de toute façon pas évidente, et même des théoriciens aussi sophistiqués que le taiwanais Hwang ont dû avancer des solutions qu'on peut juger tarabiscotées. Hwang (2004, 2005) propose, en effet, aux chercheurs indigènes d'accepter que

²⁴ Aujourd'hui encore, San Juan (2006) donne à la psychologie (indigène) philippine (Sokolohiyang Filipino) des objectifs de « décolonisation ».

²⁵ Le projet porté dans les années 1970 par Moscovici, Nuttin et Tajfel d'une « psychologie sociale européenne » relevait d'une résistance de même nature d'un milieu européen « indigène ».

²⁶ Voir Headland et al. (1990).

la philosophie occidentale des sciences reste le modèle obligé²⁷. Les psychologues indigènes doivent donc, comme les occidentaux, construire (et non importer) des théories formelles supposées universelles, mais ils doivent en outre plonger ces théories dans les réalités culturelles et dans les connaissances par lesquelles les autochtones rendent compte de leur existence et de ces réalités²⁸. L'ouvrage collectif récent que Hwang a dirigé avec Kim et Yang en 2006 (Kim et al., 2006) s'attache à montrer qu'au-delà des diversités, les approches indigènes fournissent une base pour la découverte d'universaux psychologiques. De telles difficultés épistémologiques font qu'il n'est pas étonnant que le projet de « psychologies indigènes », comme c'était déjà le cas de celui de « psychologies alternatives », ait attiré ce qu'il y avait de plus antiscientifique (nous ne disons pas : de plus stupide) dans les rangs psychologiques. Quoi qu'il en soit, l'accent est systématiquement mis sur la diversité des méthodes acceptables, des plus expérimentales aux plus qualitatives ou, comme on dit, « humanistes » (sic ! voir le récent numéro spécial de l'*International Journal of Psychology*) ;

- il est apparu que le projet de « psychologies indigènes » était associé à un antiaméricanisme certain, l'importation de la psychologie étasunienne étant considérée comme une acceptation de l'impérialisme post-colonial de la république impériale. On pouvait s'attendre à ce que quelques occidentaux trouvent un moyen d'allier leur sensibilité à ce projet sympathique de psychologie culturelle à la propension toujours bienvenue aux hymnes pro-occidentaux ou pro-américains. L'un de ces moyens est celui trouvé par Adair (2004, 2005) qui réussit à montrer, notamment en étudiant le cas du Canada, que l'importation de la psychologie américaine dans un pays donne à ce pays l'opportunité de construire « sa » propre psychologie en adaptant la psychologie importée à ses spécificités les plus saillantes (par ex., au Canada, au bilinguisme et au multiculturalisme). Ce que Adair manque peut-être à voir, c'est que le processus en quatre étapes qu'il décrit peut être aussi appréhendé comme le processus qui conduit à la réussite d'un impérialisme culturel doux qui procède, non par imposition de doctrines, mais par instillation et imprégnation individualiste et libérale des idées locales.

Retenons pour l'instant qu'un fort courant international, peu connu en France et peu enseigné, peu propice à la brillance du facteur d'impact et des évaluations ministérielles, se déploie depuis plus de 30 ans à travers le monde. Ce courant repose sur l'analyse (et le refus) des aspects impérialistes de la psychologie occidentale dominante, essentiellement américaine, porteuse des présupposés et valeurs américaines. On ne peut logiquement contester ce courant qu'en affirmant (et en prouvant) que, seule, la culture américaine peut fournir des postulats universels aux sciences psychologiques. Certains le croient, y compris parmi nos amis les plus proches et donc les plus respectables.

5. Quelques présupposés culturels de la psychologie dominante

Il va de soi que ce qui vient d'être rapporté n'a de vertu critique que dans la mesure où on sait isoler quelques présupposés de la culture américaine, individualiste (en fait soïiste) et libérale, actifs, voire fondateur dans les recherches psychologiques, et dont pourrait s'offusquer

²⁷ Il est vrai que Hwang propose aussi aux indigènes de renoncer à une attitude anticolonialiste pour adopter une attitude « post-colonialiste ».

²⁸ Yang (1997) donne quelques consignes permettant d'avancer vers des théories indigènes, dont celle-ci, en tout point remarquable et exportable : ne pas penser les problèmes en anglais ou en toute autre langue étrangère.

un ressortissant d'une culture non individualiste et libérale. Traiter de façon approfondie de cette question demanderait une réflexion de longue haleine et le format d'un ouvrage. Nous ne pouvons ici tracer que des pistes que chacun pourra explorer.

5.1. *En psychologie sociale*

Nous ne pouvons ici établir une liste exhaustive des postulats culturels que véhicule la psychologie sociale indigène étasunienne et, conséquemment, la psychologie sociale qui, ici ou là, n'emprunte ses théories et références qu'en référence à « ce qui se fait » aux États-Unis. Nous nous limiterons à deux postulats impliqués par l'individualisme — soiïste (1 et 2) et à deux postulats plus « libéraux » (3 et 4). Les psychologues sociaux seront parfaitement en mesure de dire les modèles et théories qui disparaîtraient immédiatement du corpus et celles qui pourraient y être admises si l'on renonçait à tel ou tel de ces postulats culturels.

La définition même de l'individualisme occidental d'aujourd'hui (celui des séries télévisées et des films commerciaux²⁹) est au cœur de nombreuses démarches et théories psychosociales : *ce qui est individuel a plus de valeur (d'authenticité, de signification) que ce qui est collectif* (postulat 1). Inutile de dire que les cultures qui privilégient le bien-être et l'harmonie collective ne peuvent accepter, voire supporter, les théories directement issues de ce postulat (modèles de la formation des impressions ; nombreux aspects de la théorie de la catégorisation sociale. . .).

Histoire d'aller vers la psychologie sociale du développement : *la finalité « saine » du développement individuel est l'autonomie et l'aptitude à la réalisation du soi* (postulat 2). Allez défendre les formulations théoriques (et les pratiques) issues de ce postulat auprès de gens qui ont appris en se développant qu'ils devaient surtout savoir satisfaire les attentes légitimes d'autrui à leur égard (concepts chinois d'*amae* et coréen de *chong*) et à trouver leur valeur dans l'interdépendance et l'harmonie ! Plus généralement, toutes les « théories du soi » (en fait de *notre* soi, un soi posé comme un organe autonome) sont tributaires de ces postulats individualistes et soiïstes^{30,31}.

Plus libéral qu'individualiste est le postulat 3 selon lequel *les individus doivent être personnellement motivés* (au sens le plus trivial de ce concept : avoir envie de) *pour faire ce qu'ils font et pour le faire bien (tout en étant heureux)*. Comme on le voit, ce postulat taylorien envahit la psychologie sociale (concept de « motivation » dans les théories des organisations, théories de l'action, raisonnée ou non, promotion théorique et idéologique de la « motivation intrinsèque ». . .) sans pour autant être un énoncé ayant une valeur de vérité avérée au niveau de la formation sociale. Un postulat 4 très proche et encore plus nettement libéral est enfin celui selon lequel *en tant qu'organisation sociale, « notre » société est faite pour satisfaire les motivations individuelles*. Ce postulat n'est pas sans rapport avec la contamination de notre pensée par le concept propagandiste toujours actif³² de « pays libre ». Raison pour laquelle le social est si peu prescriptif dans les

²⁹ Pour une distinction entre l'individualisme des lumières et l'individualisme télévisuel actuel Beauvois (2005a).

³⁰ Dans le soiïsme, la valeur première n'est plus l'individu comme exemplaire de la personne humaine mais le soi, entendu comme l'ensemble des représentations qu'une personne a d'elle-même en tant qu'individu. L'objectif politique d'un soiïste n'est plus la défense des individus contre les arbitraires et les pouvoirs (Voltaire, Constant, Zola), mais la promotion que doit pouvoir faire, chacun, de son soi (être soi-même, ne pas subir d'emprise, s'assumer, se réaliser, s'éclater, etc.).

³¹ Kim a développé, au Congrès international de l'IUP'S de 2004, une théorie du développement du soi plus conforme au confucianisme chinois. Nos psychologues soiïstes ont dû avoir du mal à accepter que le Hsin (valeur d'affiliation) soit le stade ultime du développement, arrivant juste après le Chi (valeur de la connaissance) (Kim, 2004).

³² Les Français de notre âge ont appris durant la guerre froide à ne pas opposer pays capitaliste et pays communiste, mais pays libres et pays communistes.

théories psychosociales américaines³³, le pouvoir ne pouvant être que « négocié », et l'obéissance un concept évidemment obsolète. Notez, et ça tombe bien, que les comités d'éthique interdisent aujourd'hui de fait l'étude de l'obéissance et de la manipulation.

Il y en a bien d'autres ! Mais ces quatre-là permettent de voir l'idéologie que véhicule la psychologie sociale dominante lorsqu'elle s'exporte dans le monde et y impose ses thématiques. On peut comprendre les résistances d'autres cultures à ces enchantements américains que mondialise et universalise la psychologie sociale.

5.2. *En psychologie cognitive*

De très nombreuses études ont clairement mis en évidence la façon dont les rapports de production et la culture dominante des États-Unis ont exercé un effet déterminant sur l'origine et le développement de la psychologie du comportement ou behaviorisme (McDougall, 1926) :

- l'opérationnalisme, le pragmatisme, le réductionnisme et l'empirisme (conséquences d'un positivisme triomphant) sont inséparables du mode de production capitaliste et sont aussi à la base de la psychologie scientifique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ;
- le physicalisme sous-tend, de façon évidente, le modèle psychologique de l'homme-machine (le fameux schéma S-R) et il est lui-même lié à une conception mécaniste, idéologie en phase avec le monde taylorien de l'entreprise industrielle qui s'impose aux États-Unis à cette époque ;
- le comportement est lui-même considéré comme malléable en fonction de l'expérience (conditionnement, apprentissage) de la même façon que la société avance en fonction du progrès ininterrompu des sciences, des techniques et de la production industrielle³⁴.

Le développement du paradigme behavioriste en France a été, en revanche, très progressif, du début jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'accueil du behaviorisme par l'Université française a été relativement réservé, celle-ci lui préférant, majoritairement une psychologie plus philosophique et plus phénoménologique s'intéressant aux conduites plutôt qu'aux comportements (voir, par exemple, Janet, Politzer, Guillaume, Merleau-Ponty) et une sociologie interactionniste. Le behaviorisme nord-américain fut d'ailleurs en vive compétition, en Europe dans les années 1950, avec la psychologie réflexologique soviétique (pavlovisme). La confrontation entre ces deux courants, on s'en doute, n'était pas strictement scientifique, elle était aussi de nature idéologicopolitique et elle culmina dans les années dites de guerre froide, à partir de la fin de la seconde guerre mondiale.³

Un demi-siècle après la naissance du behaviorisme, la psychologie cognitive, lorsqu'elle apparaît, traduit aussi, sur le plan idéologique, la modification des modèles dominants aux États-Unis. L'apparition d'une machine d'un nouveau type, l'ordinateur, va sensiblement modifier l'expression de cette idéologie. Le modèle concevant l'homme comme une machine-outil,

³³ En vérité, il ne l'est pas du tout, ce que font les gens pouvant toujours être « négocié ». J.-L. Beauvois discutait un jour avec un ténor étasunien de la théorie de la dissonance et lui demandait pourquoi la situation de « tâche fastidieuse » n'avait jamais été intégrée par ses collègues aux situations de dissonance alors qu'elle répond en tout point à la définition de Festinger. Il se vit répondre qu'il était inconcevable que des gens puissent, *chez nous*, passer des heures en état de dissonance (donc en état de tension contre-motivationale). La suite de la discussion montra clairement que « chez nous » voulait bien dire « dans un pays libre » et que cette expression correspondait à une conviction de notre collègue.

³⁴ Bakan (1966) note que l'émergence du behaviorisme est contemporaine, aux États-Unis, du passage d'une société rurale à une société industrielle.

une simple fonction entrée–sortie, modifiant l’environnement matériel dans une tension adaptative permanente, va céder progressivement la place à un modèle le concevant comme une machine informationnelle modulaire, un système de traitement de l’information transformant des symboles en action(s) et en langage(s). Le behaviorisme était une métathéorie psychologique fondée sur la performance et l’adaptabilité permanente par l’apprentissage : il était donc en phase avec une culture valorisant la technique industrielle et l’amélioration continue de la production par la répétition et la standardisation (voir le taylorisme, par exemple). Le cognitivisme va, au contraire, insister sur la modularité des fonctions psychologiques, c’est-à-dire leur spécialisation (modularisme cognitif), leur fonctionnement logique et computationnel, ainsi que sur l’origine innée des processus mentaux. Tous ces traits sont évidemment en phase avec l’idée d’une relative fixité de l’ordre naturel du psychisme et, au-delà, de l’ordre social. Au fond, un système modulaire est fondamentalement un système hiérarchique qui ne contrôle le comportement (la production matérielle) que par une manipulation computationnelle de symboles (ressources abstraites). Cette tendance est d’ailleurs renforcée encore par l’adhésion, assez majoritaire, des cognitivistes à un innéisme de bon aloi, en rupture avec le constructivisme implicite des behavioristes. Finalement, les cognitivistes acceptent bien l’héritage que leur transmettent les behavioristes (méthode expérimentale, positivisme) mais ils le transmuent en une métathéorie compatible avec la société de l’information (un positivisme logique).

Si le behaviorisme est l’*american way of life (of behavior ?)* importé en psychologie, dans les pays de l’ouest de l’Europe, le cognitivisme est, sans aucun doute l’« *american way of thinking* ». Ce nouveau paradigme, qui se développe à partir des années 1950 aux États-Unis, va s’imposer à la psychologie scientifique, et en moins de deux décennies cette fois. Avec le recul, on constate que le behaviorisme a accompagné, de très près, le lent développement du capitalisme industriel (l’homme-machine) dont le point culminant a été atteint, en premier lieu, par les États-Unis au milieu du siècle dernier. Le cognitivisme, qui lui a succédé, a suivi de très près, le développement rapide du capitalisme de l’intelligence (l’homme-ordinateur), les États-Unis précédant derechef, dans ce domaine, la « vieille » Europe³⁵.

5.3. *En sciences cognitives*

Dans les deux dernières décennies du siècle dernier, l’intégration progressive de la psychologie au programme de recherche des sciences cognitives a sans doute encore accentué son assimilation à la superstructure scientifique, technique et idéologique nord-américaine. Les sciences cognitives vont reposer, à partir des années 1970, sur le postulat selon lequel le cerveau est un système computationnel, c’est-à-dire qu’il fonctionne, dans ses grandes lignes, comme un ordinateur digital. L’esprit est dans la machine calculatoire, et celle-ci est dans le cerveau, ou mieux, celle-ci est le cerveau lui-même. Sur le plan idéologique, cette matérialisation-naturalisation de l’esprit a encore renforcé les options innéiste et modulariste de la psychologie cognitive. Mais cette fois, le modularisme et l’innéisme de l’esprit sont dans le cerveau lui-même. Cela va permettre, notamment en raison du progrès des techniques d’imagerie cérébrale, une récupération idéologique spectaculaire sous la forme d’une technophrénologie³⁶ très souvent délirante : les fonctions cognitives,

³⁵ Nous ne dégageons ici que très brièvement la signification sociopolitique de cette évolution de la psychologie scientifique. On peut trouver des analyses plus approfondies de la relation entre le développement du capitalisme et celui de la psychologie scientifique in : Bakan (1966), Chomsky (1972), Heather (1976), Lecocq (1975), Paicheler (1992) et Tiberghien (1979, 1985a, 1985b).

³⁶ M. Imbert (2006) parle, à juste titre, de phrénomythologie.

pourtant le plus souvent assez mal définies, sont localisées très précisément dans le cerveau, mais aussi l'ordre social et ses hiérarchies historiques contingentes. Leur inscription cérébrale est supposée innée et soumise, de façon plutôt rigide, aux lois darwiniennes de l'évolution (voir le développement actuel de la psychologie cognitive évolutionniste)³⁷.

On ne s'étonnera donc pas que certains chercheurs en neurosciences finissent à la « Corbeille » (celle de Wall Street, évidemment) et développent une nouvelle discipline, la neuroéconomie. Ils ont cru, en effet, découvrir d'intéressants parallèles entre les lois de fonctionnement du cerveau et les règles de gouvernance des entreprises capitalistes modernes et ils demeurent subjugués par l'homothétie qu'ils croient « voir » entre l'organisation modulaire et hiérarchique du cerveau et l'organigramme de nos plus belles sociétés multinationales. Allant, de surprises en surprises, ils découvrent dans le cerveau aussi bien l'aire du Marché que celle du Coca-Cola. Quelle intéressante neuroscience cognitive ! Elle apporte enfin une « preuve » scientifique du caractère naturel (obligatoire) de la validité du système économique (américain), système qui peut donc dominer aujourd'hui, légitimement et naturellement, la totalité de la planète (Sanfey et al., 2006)³⁸. « *There is no other alternative* » comme le répétait, à satiété, Margaret Thatcher : la fin de l'Histoire... et de la Science, en somme.

Il n'est donc pas très surprenant de constater que des recherches de plus en plus nombreuses tentent alors de fonder scientifiquement la manipulation des esprits sur des techniques de neuro-imagerie cognitive. Des laboratoires de recherche fondamentale³⁹ vendent à des entreprises des promesses illusoire d'images cérébrales associées à des produits commerciaux. Ce n'est, hélas, pas la première fois que la psycho- et la neurotechnologie sont mises au service d'un contrôle des esprits à des fins mercantiles ou politiques (Schwitzgebel et Schwitzgebel, 1973 ; Tiberghien, 1979, 1982).

6. Éthique libérale ou exportation d'une image appropriée de l'Homme

Nous avons déjà ailleurs pris parti contre une éthique dont l'esprit nous vient bel et bien de l'intelligentsia américaine, et contre les injonctions de l'American Psychological Association qu'ont gobées les chercheurs en quête de positionnement par le facteur d'impact (Beauvois, 2005b). Cette éthique est sans la moindre contestation possible une éthique qui repose sur *une conception très particulière de ce qui fait la beauté de l'Homme* et qui diffuse cette conception dans le monde à travers les sociétés savantes et les organismes de recherches.

Le point essentiel (au-delà des facéties verbales) est la clause du *consentement éclairé*, clé de voûte de cette éthique. C'est au caractère fondamentalement libéral de cette clause que nous nous arrêterons.

Prenons le cas des étudiants, puisqu'ils constituent la cohorte la plus nombreuse des *sujets* expérimentaux. Ils ont certes fait un acte volontaire en s'inscrivant à l'Université. Ils ont peut-être

³⁷ Et pourtant de nombreuses données empiriques, en psychologie et en neurologie, étayent plutôt une théorie non computationnelle de la cognition et du cerveau (Tiberghien, 1999 ; Tiberghien et Jeannerod, 1995).

³⁸ Il ne reste plus qu'à trouver dans le cerveau une neuro-image qui démontre l'existence de Dieu. Oh, pardon, c'est déjà fait : Newberg et al., 2001 l'ont trouvée et en concluent que « le cerveau humain a été génétiquement conçu pour encourager les croyances religieuses » !

³⁹ Citons, aux États-Unis le laboratoire « Mind and the Market » (Harvard Business School) patronné par un psychologue (S.M. Kosslyn) et un économiste (G. Zaltman). En France, un psychologue (O. Koenig), un neurologue (B. Croisille) et un publicitaire (B. Poyet) ont créé, en 2001, un cabinet de consultants « Impact Mémoire » dont l'objectif est d'utiliser nos connaissances, psychologiques et neurologiques, dans le domaine de la mémoire afin d'optimiser (sic) les messages publicitaires.

aussi choisi telle ou telle option dans un registre souvent étroit décidé par les enseignants locaux. Ces actes réalisés, il ne leur reste qu'à obéir aux règles du fonctionnement de l'Université, ce qu'ils font sans même y réfléchir tout au long de leur existence d'étudiant. Ils ne choisissent ni leurs enseignants, ni les programmes, ni les horaires, ni les salles de cours, ni les dates d'examens, ni les surveillants ni, évidemment, la forme des sujets à traiter (dissertation, QCM) ou leur thématique. . . Bref, ils *se soumettent* assez souvent, sans y voir malice et même sans vivre leur situation, c'est cela l'aliénation, sous le jour de la soumission. Or, voilà, sous prétexte d'éthique, qu'on leur bombarde tout à trac du libre-choix en leur demandant de choisir s'ils veulent ou non participer à telle recherche précise (sans évidemment pouvoir se douter qu'on se moque un peu d'eux⁴⁰). Et le pire — à moins que ce ne soit l'extrême du ridicule —, c'est de voir des collègues qui n'ont jamais accepté la moindre délégation de pouvoir aux étudiants, et qui injurient les secrétaires lorsqu'elles n'ont pas fait les choses comme ils voulaient qu'elles soient faites, activer la zone cérébrale de la déontologie et insister, la main sur le cœur, pour qu'on donne aux étudiants le choix éclairé de pouvoir participer ou non à telle ou telle expérimentation. Depuis une quinzaine d'années, nous nous insurgons et nous attendons en vain la *démonstration* du fait qu'il est « éthique » de donner un ordre à une secrétaire ou à un étudiant⁴¹ et qu'il n'est pas « éthique » de dire à un étudiant qui s'est volontairement mis à votre disposition pour participer à une recherche de faire ce que prévoit le protocole de recherche. Tant que cette démonstration n'est pas faite, ou on interdit les deux ou on laisse les uns et les autres faire.

En fait, avec la clause du consentement éclairé, on installe, et on le fait délibérément, les étudiants dans un statut qui n'est pas celui qui est habituellement le leur dans l'université, pas plus qu'il n'est celui des salariés dans leurs entreprises, des écoliers dans leurs écoles. . . et bien sûr des militaires là où ils militent.

Quand ont-ils réellement un tel statut de « décideurs informés », nos étudiants ? Ils ne l'ont guère en tant qu'étudiant. Pas davantage, d'ailleurs, que ne l'ont les agents sociaux évoqués précédemment (salariés, écoliers. . .) quand ils sont dans leur état d'agents sociaux. Ils ne l'ont guère que lorsqu'ils votent (ce qui explique qu'ils s'insurgent contre les hommes politiques élus s'ils jugent que ceux-ci ne vont pas dans le sens de l'intérêt général), ou, ce qui s'avère nettement plus fréquent, lorsqu'ils sont dans l'état de consommateur et achètent des produits, des services, des idées, des spectacles, de l'amour. . . Là, dans ces positions enchantées de consommateurs, ils jouissent réellement d'un degré de libre-choix leur permettant d'adopter un terme parmi d'autres d'une alternative sans être pour autant bien ou mal jugés par un évaluateur formel qui sait comment on doit effectuer ce choix.

Cela admis, pourquoi vouloir faire du consommateur un modèle impératif du sujet dans l'éthique de la recherche, alors que les gens sont aussi des étudiants, des salariés, des militaires, des administrés, des hospitalisés, des retraités. . . ? Est-ce à dire que ces agents sociaux-là, incontestablement plus soumis que décideurs, ne méritent aucune considération, voire aucun respect et que leurs conduites et jugements ne doivent pas être l'objet d'investigations scientifiques, celles-ci devant se limiter aux conduites et jugements des décideurs-consommateurs ?⁴² Mais, il

⁴⁰ « Les participants avaient été amenés à croire qu'ils participeraient à deux expérimentations, qui, en vérité n'en faisaient qu'une, et. . . »

⁴¹ Pour lui, on appellera l'ordre une « consigne ».

⁴² Malheureusement (ou heureusement), la psychologie sociale a montré que la consigne de libre-choix modifiait considérablement la nature des processus qui allaient être mis en œuvre dans la suite de l'expérimentation. La psychologie du décideur n'est pas toujours celle du salarié. La clause du consentement éclairé conduit bel et bien à faire une psychologie, non de l'homme, mais du décideur éclairé en tant qu'être social.

faut reconnaître que ne faire vivre dans la recherche que l'individu en tant que consommateur éclairé ne manque pas de retombées *libéralement* intéressantes.

D'abord, on expose à travers le monde l'idée que l'homme tient sa beauté et sa seule valeur de son statut de consommateur plus ou moins éclairé. Cette image de l'Homme est une sublimation idéologique du commerce.

Ensuite, on *interdit* de fait l'étude *expérimentale*⁴³ des conduites réalisées dans les positions de soumission qui restent quand même, de l'enfant en famille au vieux en maison de retraite, l'ossature de l'existence sociale des gens. D'ici à ce qu'on nous somme d'oublier ces positions pour penser et philosopher.

Enfin, on institue dans la recherche la *coupure libérale* qui fonde le fonctionnement socio-politique vendu à travers le monde entre l'enchantement consommatoire des individus déclarés libres et au soi luxuriant et l'obéissance statutaire des agents sociaux bien souvent soumis et à l'identité délabrée, les seconds étant priés de n'attendre de satisfaction qu'avec l'espérance de pouvoir être aussi, à l'occasion, les premiers et non en espérant en un changement des formes du pouvoir social.

7. Conclusion

En évoquant les mouvements des psychologies d'opposition et des psychologies indigènes, nous avons volontiers accepté leur point de départ, à savoir la dénonciation des collusions politique et géopolitique de la psychologie occidentale dominante. Nous n'avons pas caché que des tendances antiscientifiques et antiexpérimentales avaient trouvé un refuge quelquefois connivent dans l'un et l'autre mouvement. Le contextualisme d'un Ratner (Ratner, 2006) comme le constructionnisme des Gergen et Gergen (1997) qui l'un et l'autre se vendent fort bien aux opposants et aux indigènes demandent une extrême et rare rigueur intellectuelle pour ne pas inciter chacun à dire à peu près ce qu'il veut, c'est-à-dire, du point de vue de l'épistémologie, à peu près n'importe quoi. C'est la raison pour laquelle, si nous partageons les dénonciations, nous ne jugeons pas toujours avec enthousiasme tous les mouvements qu'elles ont inspirés. Nous pensons bien au contraire que ces dénonciations auraient dû conduire à *plus d'exigences scientifiques*. Si une psychologie présente des collusions machistes, c'est qu'elle n'est pas vraiment scientifique ou qu'elle confond science et discours social. Si une psychologie présente des collusions individualistes et libérales, c'est encore qu'elle n'est pas vraiment scientifique ou qu'elle confond science et culture. La solution n'est pas de prétendre du coup à une psychologie féministe qui emprunterait à un autre discours social ou à une psychologie confucianiste qui emprunterait à une autre culture, mais de prétendre à cette ascèse qu'est la rupture épistémologique d'avec les savoirs et valeurs ambiantes que portent les discours sociaux et les cultures pour être en état d'élaborer des théories scientifiques qui ne sont pas faites pour donner du sens à la vie (comme les théories, savoirs ou valeurs du sens commun) mais pour rendre compte et avancer des lois. Malheureusement, si l'esprit étasunien accepte le machiste ou l'individualisme libéral, il s'enchantent tout autant du continuisme épistémologique qui voit la science (essentiellement faite de méthodes) se dégager du sens commun. L'un d'entre nous, dès 1972, s'attachait à montrer avec Rodolphe Ghiglione (Ghiglione et Beauvois, 1972) comment les métaphores du sens commun portées par l'anthropomorphisme

⁴³ Nous tenons pour ou des faux jetons ou des incompetents les collègues expérimentalistes qui patelinent aux psychologues sociaux « vous pouvez quand même les étudier autrement. . . Par exemple en faisant des entretiens. . . » Pourquoi n'étudient-ils pas la mémoire ou l'effet Stroop en faisant des entretiens ?

constituaient des *obstacles épistémologiques* et avaient pu conduire la recherche sur la performance de groupe à des apories permettant de tenir de « bons discours sociaux » (le groupe était vu comme une personne qui trie les bonnes suggestions et rejette les mauvaises, ce qui permettait alors de chanter la valeur productive du travail en groupe). Nous insistions alors sur la nécessité de *rompre* avec ces métaphores de sens commun qui font obstacles pour avancer dans des voies plus expérimentales et plus descriptives, mot à prendre au sens qu'il a dans les sciences traditionnelles. Nous ne pouvons que renouveler cette insistance. Le refus du machisme ou de l'individualisme libéral dans les sciences psychologiques passe, non par la production de théories alternatives tout aussi partisans, mais par les ruptures dont ont été capables les autres sciences quand elles ont renoncé aux grandes métaphores par lesquelles les gens donnaient du sens à la nature et in fine à leur vie. La psychologie est restée attachée à ces métaphores (l'homme comme être économique, l'homme comme scientifique spontané, l'homme comme ordinateur, l'homme comme tacticien, le cerveau comme une entreprise. . .) et ce n'est peut-être pas demain qu'elle sera en mesure de les abandonner. Le retour en force des significations, durant la seconde moitié du xx^e siècle, aux dépens de l'étude expérimentaliste des déterminations (Beauvois, 2005a) n'a fait, il faut le reconnaître, qu'obérer les possibilités de rupture au profit d'un retour invasif des propensions du sens commun à donner du sens plus qu'à rendre compte⁴⁴. Ne voilà-t-il pas que les collègues étasuniens nous demandent, avec et leur bon sens et leurs « contrôles de manipulation » (*manipulation checks*) à réintroduire les significations dans le processus expérimental et que, le doigt sur la couture du pantalon, nos experts. . .

Références

- Adair, J.G., 2004. On the indigenation and autochthonization of psychology. *Social psychology around the world. Origins and subsequent development*. In: Setiadi, B.N., Lonner, W.J., Poortiga, Y.H. (Eds.), *Ongoing themes in psychology and culture*. Kasinius, Yogyakarta.
- Adair, J.G., 2005. An introduction to the special issue. *Social psychology around the world: origins and subsequent development*. *International Journal of Psychology* 40, 209–212.
- APA, 2001. *Publication manual*, Washington DC.
- Bakan, D., 1966. Behaviorism and American urbanization. *Journal of History of Behavioral Science* 3, 5–28.
- Beauvois, J.-L., 2005a. Les Illusions libérales, individualisme et pouvoir social. Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.
- Beauvois, J.-L., 2005b. De l'interdiction de certaines recherches en sciences du comportement par le totalitarisme libéral : l'alibi de l'éthique. In: Gori, R., Caverni, J.-P. (Eds.), *Le consentement. Droit nouveau ou imposture ?* Paris (In Press).
- Bloch, H., 2006. *La psychologie scientifique en France*. Armand Colin, Paris.
- Bourdieu, P., 1994. *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Seuil, Paris.
- Caplan, N., Nelson, S., 1973. On being useful: The nature and consequences of psychological research on social problems. *American Psychologist* 2 (8), 199–211.
- Chneiweiss, H., Epelbaum, J., Peschanski, M., 1992. Du Current Contents au Science Citation Index : l'ISI. *Bulletin de la Société des Neurosciences* 3, 1992.
- Chomsky, N., 1972. Psychology and ideology. *Cognition* 1, 11–46.
- De Montlibert, C., 2004. *Savoir à vendre. L'enseignement supérieur et la recherche en danger*. Éditions Raisons d'Agir, Paris.
- DSM-IV, 1996. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (Trad. J-D. Guelfi, 4^e édition. American Psychiatric Association & Masson, Paris.

⁴⁴ Nous ne pouvons, par exemple, tenir pour « expérimentaliste » (c'est-à-dire relevant de l'épistémologie expérimentale), des recherches dont les « variables dépendantes » sont les questions d'un long questionnaire dont l'agencement permet aux sujets de se faire une idée, puis de se forger une théorie de ce qu'étudie le chercheur. Cela, même si ces variables donnent lieu à plusieurs publications et à plusieurs analyses de régression, ne peut que conduire à une reproduction du sens commun.

- Etiemble, 1964. Parlez-vous français ? Gallimard, Paris.
- Fox, D., Prilleltensky, I., 1997. Critical psychology: an introduction. Sage, Londres.
- Frazer, M., 2004. Les armes de destruction massive ou l'impérialisme culturel américain. Hurtebise, Paris.
- Garfield, E., (1992). A citationist perspective on psychology. 25th IUPsyS Congress, Bruxelles.
- Gergen, K.J., Gergen, M.M., 1997. Toward a cultural constructionist Psychology. *Theory and Psychology* 7, 31–36.
- Ghiglione, R., Beauvois, J.-L., 1972. Performance individuelle et performance de groupe dans des tâches de résolution de problème. *L'Année Psychologique* 72, 519–545.
- Gilligan, C., 1982/1986. Une si grande différence. Flammarion, Paris.
- Guyatt, N., 2002. Encore un siècle américain ? Éditions de l'Atelier, Paris.
- Haefner-Cavaillon, N., 2006. Les indicateurs bibliométriques à l'Inserm. *La Lettre des Neurosciences* 2006 (30), 10–13.
- Hagège, C., 2006. Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues et des cultures. Odile Jacob, Paris.
- Headland, T.N., Pike, K.L., Harris, M., 1990. Emics and etics: the insider/outsider debate. sage, Newbury Park.
- Heather, N., 1976. Radical perspectives in psychology. Methuen, London.
- Herbert, T., 1966. Réflexions sur la situation théorique des sciences sociales et, spécialement, de la psychologie sociale. *Les Cahiers pour l'analyse* n^{os} 1 et 2, 141–167.
- Ho, D.Y.F., 1998. Indigenous psychologies: Asian perspectives. *Journal of Cross-Cultural Psychology* 29, 88–103.
- Houdé, O., Mazoyer, B., 2003. The roots of cognitive science: American, yes, but European too. *Trends in Cognitive Sciences* 7 (7), 283–284.
- Hwang, K.-K., 2004. The epistemological goal of indigenous psychology: the perspective of constructive realism. In: Setiadi, B.N., Lonner, W.J., Poortiga, Y.H. (Eds.), *Ongoing themes in psychology and culture*. Kasinius, Yogyakarta.
- Hwang, K.-K., 2005. A philosophical reflection on epistemology and methodology of indigenous psychology. *Asian Journal of Social Psychology* 8, 5–17.
- Imbert, M., 2006. *Traité du cerveau*. Odile Jacob, Paris.
- Kim, U., 2004. The parent-child relationship and the relational self in East Asia. Conférence invitée au *Congrès International de Psychologie*. Août, Beijing.
- Kim, U., Berry, J., 1993. *Indigenous cultural psychologies: research and expérience in cultural context*. Sage, Newbury Park.
- Kim, U., Yang, K.-S., Hwang, K.-K., 2006. *Indigenous and cultural psychology*. Springer, Singapore.
- Klemperer, V., 1946. *LTI, la langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue* (Trad. E. Guillot, LTI - Notizbuch eines philologen. Leipzig: Reclam Verlag, 1975). Albin Michel, Paris.
- Mai 2000. L'Amérique dans les têtes (dossier). In: *Le Monde Diplomatique*.
- Le Ny, J.-F., 1992. Autobiographie. In: Parot, F., Richelle, M. (Eds.), *Psychologues de langue française. Autobiographies*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Lecocq, P., 1975. Situation de la psychologie scientifique dans la bataille d'idées des années 1970 en France. *La Pensée* 179, 21–41.
- McDougall, W., 1926. *The American nation: its problems and psychology*. Allan, London.
- Miller, G.A., 2003. The cognitive revolution: a historical perspective. *Trends in Cognitive Sciences* 7 (3), 141–144.
- Moscovici, S., Markova, I., 2006. The making of modern social psychology: the hidden story of how an international social science was created. Polity Press, Londres.
- Newberg, A., D'Aquilli, E., Rause, V., 2001. *Why God won't go away. Brain science and the biology of belief*. Ballantine Books, New York.
- Nicol, A.A.M., Pexman, P.M., 2003. *Displaying your findings: a practical guide for creating figures, posters, and presentations*. American Psychological Association, Washington, DC.
- Paicheler, G., 1992. *L'invention de la psychologie moderne*. Éditions L'Harmattan, Paris.
- Pe-Pua, R., Protacio-Marcelino, E., 2000. Sikolohiyang Pilipino: a legato of Virgilio G. Enriquez. *Asian Journal of Social Psychology* 3, 49–71.
- Ratner, C., 2006. Contextualism versus Positivism in Cross-Cultural Psychology. In: Zheng, G., Leung, K., Adair, J. (Eds.), *Perspectives and progress in contemporary cross-cultural psychology*. China Light Industry Press, Beijing.
- Reed, J.G., Baxter, P.M., 1983. *Library use: a handbook for psychology*. American Psychological Association, Washington, DC.
- Sampson, E.E., 1981. Cognitive psychology as ideology. *American Psychologist* 36, 730–743.
- San Juan, E., 2006. Toward a decolonizing indigenous psychology in the Philippines: introducing Sikolohiyang Pilipino. *Journal for Cultural Research* 10, 47–67.
- Sanfey, A.G., Loewenstein, G., McClure, S.M., Cohen, J.D., 2006. Neuroeconomics: Cross-currents in research on decision-making. *Trends in Cognitive Sciences* 10 (3), 108–116.
- Schiller, H.I., 1998. Vers un nouveau siècle d'impérialisme américain. *Le Monde Diplomatique* (Août).

- Schwitzgebel, R.L., Schwitzgebel, R.K., 1973. *Psychotechnology: electronic control of mind and behavior*. Holt, Rinehart and Winston, New York.
- Sciences humaines (2003, Mai). Un empire culturel ? (Dossier).
- Shweder, R.A., 1982. Liberalism as destiny? *Contemporary Psychology* 27, 421–424.
- Sullivan, E., 1990. *Critical psychology and pedagogy: interpretation of the personal world*. Oise press, Toronto.
- Tiberghien, G., 1979. Psychologie, idéologie et répression politique. *Psychologie Française* 24 (2), 169–184.
- Tiberghien, G., 1982. Psychotechnologie et contrôle politique. In: *Psychologie et Libertés*. Arles, Actes Sud, pp. 13–33.
- Tiberghien, G., 1985a. Fragments d'histoire de la psychologie. In: Mathieu, J., Thomas, R. (Eds.), *Manuel de psychologie*. Vigot, Paris, pp. 19–37.
- Tiberghien, G., 1985b. Mais où sont les stimulus d'antan ? *Psychologie Française* 30 (2), 177–183.
- Tiberghien, G., 1999. La psychologie cognitive survivra-t-elle aux sciences cognitives. *Psychologie Française* 44 (3), 265–283.
- Tiberghien, G., Jeannerod, M., 1995. Pour la science cognitive: La métaphore cognitive est-elle scientifiquement fondée ? *Revue Internationale de Psychopathologie* 18, 173–203.
- Tostain, M., 1999. *Psychologie, Morale et Culture*. Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.
- Valladeo, A., 1993. *Le XXI^e siècle sera américain*. La Découverte, Paris.
- Vauclair, J., Perret, P., 2003. The cognitive revolution in Europe: Taking the developmental perspective seriously. *Trends in Cognitive Sciences* 7 (7), 284–285.
- Walker, L.E.A., 1990. A feminist therapist views the case. In: Cantor, D.W. (Ed.), *Women as therapists*. Springer, New York.
- Walkerdine, V., 2002. *Challenging subjects. Critical Psychology for a New Millennium*. Palgrave MacMillan, Sydney.
- Warnier, J.-P., 1999. *La mondialisation de la culture*. La Découverte, Paris.
- Yang, K.S., 1997. Indigenizing westernized chinese psychology. In: Bond, M.H. (Ed.), *Working at the interface of culture*. Routledge, New York.
- Zinn, H., 2003. *Le XX^e siècle Américain, une histoire populaire de 1890 à nos jours*. Agone, Marseille.
- Zunz, O., 2000. *Le Siècle américain. Essai sur l'essor d'une grande puissance*. Fayard, Paris.